

# Jean-Luc de SAINT JUST : Extension du champ des possibles. (L VIII)

---

---

## Jean-Luc de SAINT JUST

### Extension du champ des possibles. (L VIII)

Le titre que j'ai proposé suite à l'invitation qui m'a été faite de commenter un ou deux points de cette leçon VIII du 8 mars 1977, m'a été inspiré par la lecture d'un passage où il me semblait que Lacan amenait quelque chose de nouveau, presque un renversement dans l'appréhension du réel, qui est il me semble l'un des enjeux majeurs de ce séminaire.

Il m'était apparu que ce changement était potentiellement susceptible de venir modifier la direction et donc la fin de la cure, voire même au-delà puisque les enjeux que j'ai évoqués, le réel, ne concernent pas moins l'avenir de la psychanalyse.

Cela dit, si je mets cette première lecture au conditionnel, c'est parce que je n'en suis plus très sûr. Je ne suis plus très sûr que la mise en continuité, l'articulation, entre le réel comme impossible et le réel comme le possible (p.102), constitue effectivement, j'allais dire réellement, un changement de perspective. C'est ce doute que je proposerais que nous examinions ensemble ce matin.

Mon intérêt pour cette articulation a également pris forme suite à une séance avec une analysante qui a procédé à un déplacement pratiquement similaire en me disant, elle qui ne s'autorise pas à grand chose, qui fuit ses envies, qu'en fait elle ne parvenait pas à prendre en compte l'impossible. Elle l'a dit de telle façon que je ne pouvais qu'entendre dans son énonciation, dans la musique du dire : Un possible. Je l'ai, presque en bruit de fond, reformulé ainsi, comme en écho, et elle a assez rapidement confirmé cette autre écriture, tout en faisant remarquer dans la foulée, avec beaucoup de pertinence, que s'il y a un possible qu'elle ne prenait pas en compte, cela implique alors qu'il y en a plusieurs, que c'est un entre autres.

C'est à ce point précis de la leçon que je situe de façon tout à fait arbitraire le début de ce passage où après avoir évoqué la grosse tête de son petit-fils, qui lui viendrait de son grand-père, qui a aussi grosse tête, Lacan revient avec la logique qu'il qualifie de parasitaire à l'homme, celle qui nous fait difficulté et que je tente de mettre à l'épreuve, il revient sur ce qu'il avait affirmé précédemment (p. 99), que le réel ne faisait pas uni-vers<sup>1</sup> à lui seul. Il se demande si c'est vrai qu'il ne soit pas un ou qu'il soit seulement un entre autres. Je dirais : en morceaux.

Comment saisir d'abord ce qu'il énonce précédemment, « que le réel ne constitue pas un univers, sauf à être noué à deux autres fonctions... et précise-t-il, que cela n'est pas rassurant ».

Je vous en propose cette lecture : qu'il s'agit de prendre en compte que le réel ne fait pas Un en tant que Un de l'universel, celui qui fonde le tout. Comme vous le savez le réel se spécifie essentiellement d'y faire objection. C'est même à cela qu'on le reconnaît, dirais-je. Donc il ne fait pas Un de l'universel, mais, comme il l'avait fait remarqué dans le séminaire *Le Sinthome* je crois, nous n'avons jamais « asphère » qu'à des bouts de réel. D'où le fait que l'on puisse saisir qu'il lui donne ce statut d'un entre autres, excluant, dit-il ensuite, forcluant l'universel, mais qui implique le maintien de la particularité. Voilà quelque chose qui est plutôt congruent avec ce que nous constatons quotidiennement dans la clinique, la particularité de ce réel, de l'une bévue que l'on a entendu dans les vignettes cliniques présentées hier.

Cela dit, qu'il associe le réel en tant que fonction à l'un, il le remettra en cause un peu plus loin où il rappellera que « l'idée même de réel comporte l'exclusion de tout sens... même pas le sens de l'un », mais il s'y raccroche puisqu'il le faut quand même bien dans la mesure où « la logique de l'un est bien ce qui reste comme ek-sistence ». (p. 103) Pourquoi dit-il cela ? L'un ek-sisterait à quoi ? Si ce n'est que l'un est ek-sistence à l'Autre, à l'Autre comme sens et donc comme Autre que le réel. C'est ce qu'il précise dans son commentaire de l'écriture du S() [dit : S de grand A barré. S() [S de grand A barré] serait alors une façon d'écrire un réel, un hors Autre, mais en même temps un pas sans Autre barré, ou Autre pas sans un qui lui ek-siste. Il l'écrira d'ailleurs d'une autre façon dans *Le Sinthome*, S(A) avec la barre de la négation au dessus. Il dira même que cela lui convient mieux de l'écrire comme ça. Est-ce pour cette raison que dans cette transcription la barre est à la fois sur le A et sur le S ? Cela viendrait dire alors autre chose, qu'il n'y a pas de signifiant de cet hors de l'Autre, ou plutôt de ce manque dans l'Autre.

Mais, est-ce que cela suffit à ce que nous saisissons la raison pour laquelle il fait ce commentaire que ce n'est pas rassurant ? Cela nécessite dans doute pour le saisir de nous référer, de nous rappeler, ce qu'il indique de la visée de ce séminaire. J'y reviendrais plus longuement par la suite si j'en ai le temps, mais pour le dire rapidement, ce n'est pas rassurant parce que du coup il n'y a pas moyen de lui donner la moindre forme à ce réel. La moindre forme si ce n'est celle d'un bout, d'un début, d'un commencement, d'un S1 dit-il qui « n'arrive à rien » précisera-t-il à la fin de cette leçon... sous entendu à rien d'autre. Que le discours de la psychanalyse produise des bouts de réel, permet cette ouverture possible au réel, ne peut prendre forme qu'avec les deux autres fonctions, et donc se referme sur ce qu'il nomme comme seul choix que nous ayons, cela a été évoqué hier, « la folie ou notre débilite mentale ». On comprend en effet que ce n'est pas rassurant et les efforts constants que cela a demandé à Freud et à Lacan pour maintenir ce réel ouvert, ce réveil, pour que le discours de la psychanalyse ne soit pas recouvert, logiquement recouvert, voire retourné, puisque du réel seul cela ne peut pas prendre forme. C'est à ce que le « ne cesse pas » puisse « cesser » que Lacan consacre cette leçon dans ce séminaire, voire ce séminaire.

Continuons notre lecture, nous en étions à S() [S de grand A barré], à ces bouts de réels, à ce que l'Autre soit le sens, soit l'Autre que le réel. Et là il dit qu'il est difficile de ne pas flotter entre l'infini actuel et les nœuds dénombrables finis. Les nœuds dénombrables finis, hier Jean Brini, nous a montré qu'il y en avait en effet beaucoup de possibles. Qu'il y a un choix à faire... dit Lacan. Je le reformulerais comme cela, entre le continu et le discontinu.

La suite semble nous indiquer qu'il parle de l'écriture et nous entrons il me semble là de plein pied dans le paradoxe que je vous proposais d'examiner ensemble... puisqu'il relève d'un choix entre l'infini actuel, ce qui ne cesse pas, la répétition, ce qui ne cesse pas de s'actualiser, et le fini des nœuds dénombrables, l'un de l'un, de l'un par un qui cesse... de s'écrire, qui vient nouer la chaîne infinie. Une coupure est une écriture qui vient nouer. Dans la vignette clinique présentée par Anne Joos, selon la façon dont vous venez couper le signifiant comprimé eh bien cela ne vient pas nouer les choses de la même façon.

La clinique de chaque séance est constituée de cet infini actuel qui ne cesse de se dérouler sans fin et c'est un choix clinique auquel l'analyste est à chaque fois confronté, de laisser ou de faire en sorte que se déroule cette chaîne ou de la nouer, de permettre qu'elle se noue. Choix d'intervention ou même avant cela choix de lecture clinique.

Je dois avouer que la rencontre à nouveau de ce paradoxe dans ce passage que j'avais choisi, m'a quelque peu amusé. Amusé de me rendre compte que cette question du discontinu dans le continu est également celle que j'ai mise au travail dans un article récent à propos des couleurs. La couleur se caractérise, à l'instar de ce que Lacan met en évidence ici dans l'écriture, de nous mettre devant le même paradoxe d'être à la fois infinie et finie. Nous avons de nouveau « asphère » à une logique dont la structure ne détermine rien et dont les conséquences relèvent d'un choix de perspective, d'un choix de point de vue. Il se trouve que cela insiste dans mes travaux cette question du point de vue, de la couleur donnée. Sans doute parce que comme le dit Lacan : « Il y a beaucoup de possibles là-dedans ».

Le possible, c'est la définition qu'il en donne, c'est lorsqu'on interrompt l'écriture. Autrement dit, quand on vient nouer la chaîne littérale de l'infini actuel, quand cela cesse... de s'écrire. Il y a une équivocité là qui est précieuse, parce que c'est les deux à la fois. C'est nouer un possible, entre autres dirais-je, quand on fait le choix d'écrire... parmi beaucoup d'autres possibles qu'il y a là dedans, dans la chaîne infinie actuelle. Ce n'est pas quelque chose que l'on fait tous les jours, parce que ce nouage qui s'écrit, ce possible, vous savez que ce n'est pas sans conséquence dans une existence. Pas sans déplacement, je dirais : pas sans déplacement dans le tore.

Bien entendu, il est toujours possible, si l'on veut, de continuer l'écriture de ne pas nouer ou de dénouer ce qu'on a noué un moment.

Dans ce passage, il me semble que Lacan ne décrit pas autre chose, mais il le dit autrement, que la découverte de

Freud, de ce qu'il a mis en évidence dans la science des rêves, que la chaîne littérale, la chimie des syllabes, le rébus du rêve, est un infini actuel que vous pouvez nouer de différentes façons, l'écrire et en faire un possible, un sens possible, qui n'épuise aucunement d'autres sens possibles, d'autres découpages, que l'on retrouve dans l'analyse du petit Hans, celle du cheval par exemple.

Cela me semble être également la propriété de l'écriture poétique chinoise... C'est étonnant ! Une lecture possible entre autres...

J'y reviens, mais c'est aussi par exemple ce qui spécifie le travail de certains artistes, que ce soit des écrivains comme Queneau dans ses « Exercices de style »<sup>2</sup> ou de certains peintres comme Cézanne qui a peint quelque soixante fois le même paysage provençal « la montagne Sainte-Victoire » près d'Aix en Provence. Je dirais de toutes les couleurs possibles... enfin peut-être pas toutes, mais un certain nombre, un nombre dénombrable. Justement comme le sont les couleurs dans le continu du spectre.

Le fait est que face à ces possibles, précise Lacan, l'on abandonne, que l'on abandonne réellement et qu'il est même impossible de ne pas abandonner réellement. Autrement dit, que même s'il y a beaucoup de nouages, d'écritures possibles, cela n'épuise pas l'infini actuel. Je le dirais comme ça pour l'illustrer, qu'on ne liquide pas pour autant l'inconscient. C'est juste qu'on ne va pas plus loin. C'est là que Lacan vient mettre en continuité, ou plutôt vient articuler, d'une façon que je trouve étonnante, l'impossible et le possible, l'infini et le fini, et peut-être aussi il me semble, la structure et la forme.

Ce qu'il appelle « l'impossible c'est le réel... », il en donne une limite, il dit que cela se limite à la non contradiction. Qu'est-ce à dire ? Que l'impossible se limite à ce que cela ne vienne pas être contredit... être contredit que cela « ne cesse pas... de ne pas s'écrire », puisque le réel est l'impossible seulement à écrire. Le réel est donc l'impossible dans la limite qu'il ne soit pas contredit par l'écriture d'un possible. C'est ainsi qu'il me semble possible de lire, « le réel c'est le possible... en attendant qu'il s'écrive ».

Alors est-ce pour autant nouveau ? Pour ma part, je trouve cela surtout inédit, inédit de l'écrire comme ça, puisque vous entendez que c'est un dit qui n'est pas sans effet d'écriture !<sup>3</sup>

C'est encore chez Lacan un effet d'ouverture, parce que ce n'est pas quand même pas la même chose que de dire, cela n'a sans doute pas les mêmes conséquences non plus, de dire que le réel est l'impossible ou que le réel c'est le possible. Mais c'est une ouverture qui est celle d'un instant, puisque ce réel, si j'ai bien compris, est le possible... en attendant qu'il s'écrive. Cela implique de savoir si une fois écrit c'est encore le réel. J'aurais envie de dire, parce que c'est cette logique qui nous est présentée, et l'expérience qui nous l'indique, qu'une fois écrit ce possible n'est plus le réel. Cela ne veut pas dire que l'écrire dissout le réel, mais sans doute le déplace, le déplace dans la spirale du tore.

Il y a une dimension tout à fait temporelle de ces instants où le réel est le possible. Cela vient sans doute rendre compte de ses efforts constants de Lacan, déjà rappelés, de renouveler, de déplacer, de créer en permanence dans son enseignement. Pas sans Autre, mais hors de, de ce qui sort de l'Autre. Cela inscrit donc le réel dans une temporalité, dans une nécessité d'un réveil toujours à renouveler. Le réel c'est ce qui réveille, mais c'est toujours à déplacer.

Nous voilà revenu à la fin de cette leçon (p. 104), et à son manque d'espoir, parce que malgré ce déplacement : on n'en sort pas ! Cela n'arrive à rien dit Lacan, à rien d'autre qu'à un savoir qui se contente de commencer. D'où sans doute aussi le fait qu'il puisse dire dans ce séminaire qu'il ne trouve pas, et qu'il tourne en rond.

C'est pour cette raison que le nœud ne suffit pas et qu'il est nécessaire qu'il soit constitué de tores dont l'un se retourne. Nécessaire à ce que ce savoir dans le réel, produit par le discours de la psychanalyse, produit par la cure elle-même, par cette pratique, puisse prendre d'autres formes que celle de la folie ou de la débilité mentale.

Le souci constant de Lacan quant aux effets de la structure borroméenne sur la forme au cours de ces leçons n'ont il me semble pas d'autre visée, pas d'autre visée à ce que cela ne se reforme pas ou prenne une autre forme.<sup>4</sup>

C'est ce qui est également visé lorsqu'il parle de la nécessité d'une seconde tranche qui permette le passage de la trique au nœud. Ce n'est peut-être pas autre chose que ce que Freud avait déjà identifié comme une difficulté dans la suite d'une cure et qui l'avait amené à préconiser pour les analystes de refaire une tranche tous les cinq ans. Préconisation nécessaire puisque manifestement le plus souvent, ce savoir, je parle de celui du réel, et pour cause, pour cause logique comme nous venons de le voir, dès qu'il prend forme mentale, dès qu'il se mentalise, prend une forme débile ; autrement dit, commune. On se remet à rêver, on abandonne réellement.

À son époque, il me semble que la passe dont parle Alain Didier-Weill dans ce séminaire, était déjà une tentative d'en arriver à cette conséquence, qu'une cure puisse aller plus loin qu'au commencement de ce savoir. Une tentative ratée...

Face aux constats de ces difficultés, il est à noter que Lacan ne dit pas que la psychanalyse n'a pas toute sa portée dans une cure, en tant que pratique. C'est même ce qui l'étonne, mais il ne voit pas comment l'expliquer, dit-il. (p. 103)

Car si la psychanalyse ne reste qu'une pratique singulière qui a sa portée, mais qui n'arrive à rien d'autre, qui n'aboutit pas à une autre forme possible. Cela reste alors une pratique fragile, aléatoire, pour ne pas dire plus et vous savez qu'il le dira à Bruxelles le 27 février 1977, une pratique qui ne parvient pas à faire événement, événement dans l'histoire.

Notez qu'il ne se plaint nullement des autres, qu'il n'accuse aucunement le social de son époque, qu'il ne dénonce rien, mais qu'à l'instar de Freud il regrette de ne pas y être encore arrivé.

Bon cela le désespère un peu, mais ce à quoi j'ai été sensible dans ce séminaire, c'est à l'invitation, à l'appel qu'il fait à l'invention d'un signifiant nouveau qui nous ouvrirait à ce que, de mes pas patauds, j'appelle le réel (p. 132) dit-il. Si vous permettez cet écart à la consigne de commenter la leçon VIII, je ne résiste pas à finir mon propos sur cette fin de séminaire que je ne commenterai pas, mais qui me servira de conclusion.

**« Pourquoi est-ce qu'on ne tenterait pas de formuler un signifiant qui aurait, contrairement à l'usage qu'on en fait habituellement, qui aurait un effet ? Il est certain que tout ceci a un caractère d'extrême. Si j'y suis introduit par la psychanalyse, c'est tout de même pas sans portée. Portée veut dire sens, ça n'a exactement pas d'autre incidence. Portée veut dire sens et nous restons collés toujours au sens. Comment est-ce qu'on n'a pas forcé les choses assez pour faire l'épreuve de ce que ça donnerait, de forger un signifiant qui serait autre !**

**Si jamais je vous convoque à propos de ce signifiant, vous le verrez affiché et ce sera quand même un bon signe. Parce que comme je ne suis débile mental que relativement (je veux dire que je le suis comme tout le monde), c'est peut-être qu'une petite lumière me sera arrivée... »**

**Voilà comment il finit ce séminaire.** Je conclurai alors sur une dernière question : Comment, en tant qu'analystes nous référant à Lacan, pourrions-nous ne pas répondre à cet appel du 17 mai 1977 ? Puisque, et là je reviens au début de la leçon VIII, « Ce qu'on écrit. » un possible nous indique-t-il, « n'importe qui peut l'écrire » (p.95) pour peu, peut-être, qu'une petite lumière lui arrive... Une petite lumière poétique, d'un signifiant qui ne soit pas de sens. Pas un métalangage, pas une métalangue, mais peut-être une façon de dire autrement, et donc que cela s'écrive.

## Notes

<sup>1</sup> Je l'entends ici qu'il ne prend pas forme, forme d'identité.

<sup>2</sup> Raymond Queneau, *Exercices de style*, 1947 où il raconte 99 fois la même histoire différemment.

<sup>3</sup> Je me réfère là à ce qu'il décrit dans *L'Étourdit* cité dans cette leçon.

<sup>4</sup> C'est toute l'histoire de la psychanalyse et le combat de Freud comme de Lacan.

---

## Discussion

---

**Didier de Brouwer** — Tout d'abord merci beaucoup pour cet exposé très développé qui reprend pas à pas beaucoup de choses amenées par Lacan et qui sont me semble-t-il centrales dans ce séminaire. C'est vrai qu'il amène dans cette leçon toute la question de l'écriture et votre façon de l'amener par le titre à propos d'une articulation : le réel comme impossible et le réel comme possible, j'ai trouvé ça tout à fait éclairant, intéressant. Et on ne peut le faire je pense qu'à partir de ce troisième terme qui est cette recherche autour de quelque chose, en tout cas quelque chose comme « écrire ». Il y avait cette phrase très particulière, **le possible c'est ce qui cesse**, et au fond il faut le dire pour l'entendre, c'est ce qui cesse, de s'écrire. Ce qui est particulier c'est qu'il faut la ponctuation pour l'entendre, cette double

articulation dans ce que vous dites, cette double articulation entre écriture et parole. Voilà beaucoup de choses que vous amenez aussi par rapport à la question du particulier. Entre autres, cette notion au fond : « pas d'universel sinon à travers la question de l'existence et du particulier » et l'interrogation que vous amenez sur ce signifiant S(A) [S de grand A barré]. Est-ce une erreur ?

**Jean-Paul Beaumont** — Je crois que cela a été dit, c'est une erreur. C'est S de A barré, le maquettiste a dû mettre la barre sur les deux lettres. C'est S de grand A barré, bien sûr.

[Est signalée ici l'erreur faite dans la nouvelle transcription page 102, il convient d'écrire **S de grand A barré** et non **S barré de grand A barré**].

**D. de Brouwer** — Alors vous parlez du rêve, le rébus du rêve est un infini actuel. J'ai trouvé que c'était une question, la question entre l'infini actuel et la question du dénombrable, à travers le nœud, ça m'évoquait quand même une des questions tout à fait essentielles dans la physique contemporaine qui a été reprise d'ailleurs assez récemment par un livre de Jérôme Ferrari sur la question de la..., à partir du moment où la théorie de la physique quantique est apparue. C'était toute la question du discontinu, comment penser le discontinu dans la matière, c'était quelque chose qui était tout à fait révolutionnaire. La question ne peut au fond être reprise qu'à partir de la question du particulier et de l'existence, c'est-à-dire de la question du nœud, de la question du Réel. Voilà.

Je trouve qu'il y a quand même un ton chez Lacan, on en parlait en aparté hier, il y a plusieurs moments comme ça dans ce séminaire où il vient dire : « c'est pas rassurant ». C'est pas rassurant, vous dites à juste titre « le Réel c'est la condition de l'avenir de la psychanalyse. Tout à fait. Je pense que peut-être nous avons une façon de traiter le réel qui replace les choses dans la dimension d'une existence singulière et pas dans la pensée constante de l'universel vers lequel on essaye de tendre, que ce soit à travers le religieux ou à travers la science. Il y a chez Lacan des accents, on oscille constamment entre un pessimisme assez juste quelque part qui n'est pas rassurant, où il y a d'autres normes, où il y a des accents comme ça sur la psychanalyse mais dans quelques années on n'en parlera plus. On sent une sorte d'urgence aussi à trouver des solutions, à pousser les choses à l'extrême de la logique jusqu'où il peut les pousser. C'est une urgence où il y a une certaine fébrilité. Donc on sent que la question du réel, il la vit profondément, constamment et je me demandais un peu comment vous pourriez peut-être rebondir sur cette question du « pas rassurant » qu'il amène à plusieurs reprises dans ces leçons ?

**J.-L. de Saint-Just** — Moi, je ne l'ai pas entendue sur le mode dépressif. Je l'ai entendue comme une invitation pour peu qu'on veuille la prendre... Ce que je trouve assez ..., enfin ce à quoi j'étais sensible... c'est qu'il ne nous dit pas quoi faire. Il nous laisse le choix de continuer ou d'abandonner. Mais pour autant, lui, il continue à chercher. Alors il annonce à la fin de ce séminaire : « si je vous convoque »... Mais enfin cette convocation, je l'entends comme une convocation, une invitation à ce qu'on invente, à ce qu'on pousse, à ce qu'on aille plus loin, qu'on n'arrête pas et qu'on ne se contente pas de ronronner ! Ça ne me semble pas très différent de ce que Charles Melman avait pu dire lors d'une Assemblée générale extraordinaire sur le fait que la filiation, ce n'était pas simplement de reprendre mais d'essayer de poursuivre. Parce que bien entendu il y a tout un tas de questions qui restent ouvertes. Et il me semble dans cette leçon avec cette difficulté qu'il pose de façon assez claire et on l'a entendu dans les cas cliniques présentés hier, quand il y a un possible qui vient s'entendre, c'est-à-dire qu'il y a quelque chose qui vient s'écrire, qui vient faire coupure dans la chaîne de ce qui était l'infini actuel, le continu pour tel ou tel patient ou analysant. On voit bien qu'il y a quelque chose qui vient s'ouvrir là, qui vient permettre, c'est ce que permet l'analyse mais c'est un instant, c'est un moment qui n'est pas sans conséquences bien entendu. J'en discutais tout à l'heure avec Pierre-Christophe Cathelineau, enfin je ne sais plus dans quel séminaire parce qu'il ne se confie pas souvent sur ce genre de choses... mais Lacan évoquait les difficultés qu'il rencontrait lui, à se maintenir éveillé. Les efforts constants que ça lui demandait parce qu'autrement bien entendu, il se faisait rattraper comme tout le monde par le discours courant. Et donc ça lui demandait des efforts permanents, et ce qu'il décrit là est vraiment ce qui me semble qu'on rencontre quotidiennement dans les cures. C'est-à-dire qu'à un certain moment donné il y a quelque chose qui va venir s'ouvrir, qui n'a pas de sens. On disait avec Anne tout à l'heure : pourquoi la patiente demande un verre d'eau... fraîche ? Il y a quelque chose qui émerge comme ça, mais on sait très bien... Et puis le « nez » qui était évoqué hier, vous voyez bien que le « nez »... ça relève à la fois du continu de la musicalité de la *lalangue*, et ce qui est extrêmement difficile quand on rend compte d'un cas clinique, c'est de savoir comment on peut rendre compte de la musicalité de ce qu'on a entendu, du dire, de l'intonation de cette patiente qui me parle de l'impossible. Qu'est-ce qui fait que je l'ai entendu comme **un** possible ? C'est dans l'intonation ! Dans ce continuum il y a une question de choix, de savoir où l'on met la coupure. Cela a son effet un instant. Comment cela se recouvre après, comme cela se retourne ? Il me semble que c'est la question que pose Lacan. Comment pourrait-on faire en sorte que cela reste ouvert ? Que ce ne soit pas qu'un commencement ? Enfin, c'est comme cela que je l'entends.

Dans la salle

**Bernard Vandermersch** — Merci Jean-Luc pour ton exposé qui insiste sur un renversement de points de vue. Et il y en a un qui m'intéresse beaucoup, c'est le réel qui effectivement est envisagé, non plus comme ce qui serait à symboliser, sur lequel il faudrait gagner, mais qui bien au contraire est présenté comme quelque chose de précaire. Puisque dans le fond, c'est le possible en attendant qu'il s'écrive ! Mais à partir du moment où le... si jamais le possible s'écrivait, alors le réel disparaît. Et qu'est-ce que c'est qu'un obsessionnel sinon celui qui craint que quelque chose foute le camp ? C'est cette dimension de précarité du réel, du Réel qui ne tient que s'il est lié au Symbolique et à l'Imaginaire, d'où la fonction du corps vivant dans cette dimension du réel qui me semble effectivement tout à fait assez nouvelle, enfin assez nouvelle, non qui est là depuis un certain temps. L'enseignement de Lacan a un peu commencé par cette idée que le signifiant faisait trou dans le Réel et qu'il avait en somme une action civilisatrice : l'assèchement du Zuiderzee. Alors voilà, on colonise le réel qui serait vraiment le traumatique, le réel traumatique, on a encore tous eu cette idée quelque part que le réel c'est le traumatique, et c'est vrai que nous rencontrons le traumatique aussi. Néanmoins il y a un réel, et ce réel dont il parle, le réel du sujet, c'est un réel qui fait tenir l'ensemble. Et ça c'est assez nouveau.

Il y a une question que je voudrais te poser. Je ne comprends pas pourquoi Lacan dit que le dénombrable c'est fini. Il y a un infini du dénombrable. Est-ce que c'est une... Je ne sais pas si c'est très important ? C'est autre chose...

**J.-L. de Saint-Just** — Quand il évoque le possible, il y a beaucoup de possibles là-dedans, c'est ce qu'il dit juste après cette dimension des nœuds dénombrables, enfin, ça m'a fait..., enfin ce qu'a présenté hier Jean Brini me semblait tout à fait intéressant, quand il évoquait tous ces nœuds qui étaient possibles et dont on pouvait faire la liste. Et on voit bien, enfin c'est comme ça que ça résonne pour moi, comment lorsque quelqu'un présente un cas clinique : il présente un nœud possible, un nouage possible. On a vu la présentation par Corinne Tyszler du nœud du cas clinique qu'elle a présenté. Je lui ai fait remarquer qu'on aurait pu parvenir à la même chose à partir de la fermeture d'une tresse. Cela aurait été un autre possible. Ce qui amène probablement à des destins de cure qui ne sont pas les mêmes, en fonction de la découpe qui va se faire dans ce continu.

**B. Vandermersch** — Si je peux continuer, puisque j'ai le micro faut en profiter ! C'est aussi un changement au niveau de la signification du mot grand Autre. Puisqu'il dit, là, l'Autre en question, il faut bien l'appeler par son nom, l'Autre c'est le sens. C'est l'Autre que le réel. On avait un peu tendance à penser que l'Autre du côté Autre c'était du côté du réel et là il y a quand même une certaine différence, en somme il recherche un signifiant S1 qui n'aurait pas de partenaire dans l'Autre, celui qui fait butée. Que la psychanalyse débouche sur un signifiant tel qu'il ne s'articulerait à aucun autre, c'est assez inquiétant.

**D. de Brouwer** — Je voudrais vous répondre par rapport à ça, parce que dans l'écriture il y a pas mal d'éléments qui dit *l'Autre*, dans le texte que j'ai, c'est quelques petits points et puis "tre" que le réel – « *l'Autre... tre que le réel* » – c'est comme s'il y avait une partie de l'Autre qui était censurée et qu'on n'entend plus que le "tre", le trois, quelque part. Voilà, c'est comme ça que je l'entends : à la place de **A-u** il y a un blanc, à vous de trouver quoi ! Mais il me semble que ça ne rend pas l'Autre... enfin *Autre que le réel*, la question du grand Autre reste quand même ancrée dans le signifiant.

**J.-P. Beaumont** — C'est ce qu'il dit à la fin d'ailleurs. « Je suis bien fâché de vous avoir entretenu aujourd'hui dans cette espèce d'extrême. Il faudrait quand même que ça prenne une autre tournure, je veux dire que de déboucher comme idée qu'il n'y a de Réel que ce qui exclut toute espèce de sens, est exactement le contraire de notre pratique. » En fait il ne dit pas **sur cette idée**, il dit **comme idée** dans le inaudible 43'59 TO.

**P.-Ch. Cathelineau** — Merci pour cette intervention sur le possible. Je voulais vous poser une question qui m'est venue à l'esprit en vous écoutant. Effectivement, ce n'est pas l'assèchement du Zuiderzee, dans la mesure où le possible est tiré du côté du Réel, et donc là il y a une modification assez sensible de la définition logique. Il y a quelque chose qui m'apparaît, dans ce que vous dites, je pose la question pour savoir si vous êtes d'accord, il me semble que là, vous l'avez dit, c'est l'un des enjeux du séminaire. C'est-à-dire : l'une bévue. L'une bévue, c'est précisément ce qui dans une direction de cure, cesse de s'écrire. C'est-à-dire que c'est quelque chose qui vient marquer, non pas l'assèchement du Zuiderzee mais la limite entre le réel et le symbolique. C'est-à-dire quelque chose qui vient attester du réel, tout en s'écrivant. Et je pense que ça c'est un des points central du séminaire, ça atteste du réel en s'écrivant. Est-ce que vous êtes d'accord ?

**J.-L. de Saint Just** — Oui, tout à fait. Avec cette équivocité qui m'est apparue peut-être d'autant plus en le disant, c'est que « cesse de s'écrire » et « cesse, [virgule] de s'écrire », j'ai presque envie de dire les deux sont juste, enfin les deux vont de pair. Ça m'est apparu, la coupure, dans l'écriture, c'est ce qui va faire nœud.

**Marc Morali** – Je voulais d'abord vous remercier de nous avoir fait entendre quelque chose qui touche effectivement à l'enjeu de ce séminaire dans sa globalité puisqu'il s'agit quand même de renommer l'inconscient, ni plus ni moins. Or, je voudrais juste souligner un passage de ce que vous avez dit. Cela m'apparaît tellement fort que ça pourrait nous assourdir. Pour un peu on n'entendrait pas la portée de ce que vous avez dit au sens de remettre en place, si on renomme l'inconscient, son vieux nom « l'inconscient », l'ancien nom, celui qu'il conviendrait peut-être de remplacer par un autre. Vous dites, l'impossible c'est le réel et c'est à partir de ce principe dont vous dites qu'il est de la non-contradiction qu'on peut effectivement, je rajoute, déboucher sur l'inconscient. La non-contradiction c'est la propriété de l'inconscient, de l'écriture du rêve, c'est Freud, la non-contradiction, c'est comme ça qu'il dit... l'atemporalité et la non-contradiction. Donc on pourrait imaginer qu'il existe d'autres inconscients, celui dans lequel l'impossible, le réel ce n'est pas l'impossible, mais le possible en attendant que ça s'écrive. Bref, la question qui se pose est à mon sens la suivante et je pense que vous avez repris, comme beaucoup d'entre nous, le cas clinique d'Anne Joos qui est remarquable à ce sujet, puisque chacun y va de sa coupure. Alors on va couper sur le « comprimé », pour ma part je pensais que la coupure c'était la mise en acte, le jeu d'une pièce de théâtre qui venait comme ça remplacer la continuité de la parole : « donnez-moi de l'eau fraîche ». Et la chaîne signifiante qui s'en suivait, à savoir l'angine de poitrine... Changement de disque ! Voyez, on n'aurait pas coupé au même endroit. Alors, il m'est revenu à la mémoire une phrase, un raisonnement de quelqu'un qui s'interrogeait sur les mondes possibles. Là, il y a beaucoup de mondes possibles, le vrai problème c'est que est-ce que ces mondes qui sont possibles, est-ce qu'ils ont un avenir ? Alors on dit que dans chaque monde possible, pour qu'il ait un avenir, il est nécessaire qu'il existe dans ces mondes quelque chose qui les rende pas simplement possibles, mais réalisables. C'est-à-dire ramenables à l'échelle du vivant. Et donc on peut dire que si quelque chose est nécessaire, alors il existe dans tous les mondes qui existent, parce que sinon ça reste des mondes possibles. Et la question que vous soulevez me semble alors du coup éclatée, c'est fantastique ! Supposons que nous fassions des coupures différentes que celle qu'Anne Joos a produite, comme non-coupure. Elle n'a pas sauté sur le « comprimé », elle lui a donné un verre d'eau... fraîche. C'est aussi une façon de traiter ce qu'on entend ou ce qu'on n'entend pas, et vous avez justement dit « comment est-ce qu'on sait ce qu'on entend et ce qu'on n'entend pas ». Hier soir, avec Nicolas Dissez, on disait que finalement la psychanalyse c'était comme le jazz. Dans une improvisation de jazz il y a des milliers de citations, alors il y a trois personnes qui applaudissent dans la salle parce qu'ils ont entendu, parce qu'ils les ont reconnues. La question que vous posez, si vous me permettez, je la traduirai comme ça mais j'aimerais votre avis. En tout cas je pense qu'elle est extrêmement complexe : est-ce qu'il existerait dans tous les inconscients possibles quelque chose qui ferait que ce seraient les mêmes ? Ou est-ce que là on change complètement de paradigme, par exemple si on coupe sur comprimé ; est-ce que c'est le même inconscient qu'on met en place, est-ce que c'est le même possible que si on ne coupe pas sur comprimé ? Ça c'est la première question.

La 2<sup>ème</sup> question c'est effectivement, est-ce que la diversité de ces inconscients répond ou pas du monde dans lequel ça se produit, c'est-à-dire d'une époque, d'une histoire, d'une culture puisqu'on sait qu'il n'y a pas qu'un seul sujet. La notion de sujet elle-même est une notion très actualisée. Voilà, c'est tout ce que m'a évoqué votre exposé, enfin, entre autres les questions que m'a évoqué votre exposé et qui me semblaient absolument fantastique. Merci.